

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice METRAL

Un grand soleil sur le catholicisme
Paul Claudel

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 132-138

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Un grand soleil sur le catholicisme

Paul Claudel

Paul Claudel, on le sait, est né au seuil de la Champagne, à Villeneuve-sur-Fère, le 6 août 1868. Les vertes et généreuses prairies qui s'étendent près de ce village charmant lui ont donné très tôt le sentiment complet et exaltant de l'immensité du monde. Sentiment imprégné de mystères qu'il allait, dès son enfance, tenter de déchiffrer. Mais l'adolescent qui posait déjà des interrogations éprouvait le désir tenace et invincible de participer de tout son être aux évolutions, à la musique, au rythme de la création :

« Jus de la vie, force et splendeur ! à moi ! Ah ! toute force et sève ! »

Dès 1886, Rimbaud tire le jeune Claudel du désespoir et lui inculque les images d'un monde « surnaturel ». D'un seul coup, la lumière éclate en l'esprit du jeune poète qui s'écriera :

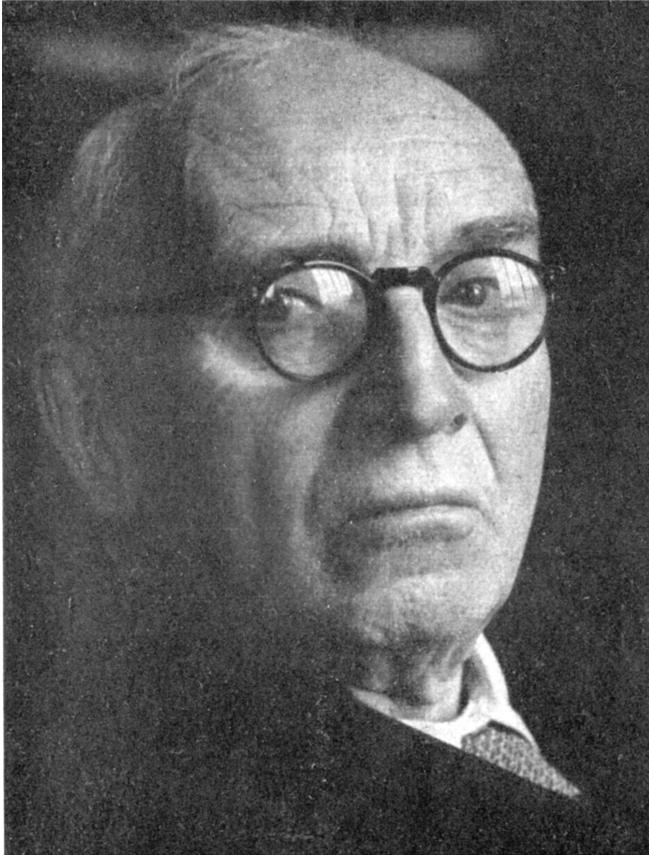
« le monde tout à coup illuminé par un grand coup de foudre doré. »
(Odes, *L'Esprit et l'Eau*)

La confiance se muscle en lui. Mais il lui manque encore, et surtout, une discipline, des convictions nettes.

La certitude de Dieu le pénétrera le 25 décembre 1886 :

« En un instant mon cœur fut touché et je crus, d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante..., que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée, n'ont pu ébranler ma foi, ni, à vrai dire, la toucher. »

On a longtemps boudé l'œuvre de Claudel qu'on croyait celle d'un écrivain hermétique, obscur. D'aucuns éprouvent de la difficulté à bien l'entendre. Pourquoi ?



Les explications sont nombreuses, diverses, Elles aboutissent à mille et un labyrinthes, maintenant éclairés. Disons que l'obscurité de Claudel est née de sa formation chrétienne. Et que ceux qui ne partagent pas notre foi ont du mal à respirer à l'aise. C'est bien compréhensible car l'atmosphère de l'œuvre claudélienne — essentiellement catholique — n'est pas la leur... Le monde de Claudel est la conquête de sa personnalité.

Il est donc normal d'entendre des lecteurs s'écrier à la manière du comédien Raimu : « Il faut être bougrement chrétien pour y comprendre quelque chose. »

Le génie de Claudel n'a jamais voulu être « casanier ». Il a préféré se dorer, tour à tour, aux soleils de la rêveuse Allemagne, de la double Amérique, de la voluptueuse et inspiratrice Italie, de l'Inde frémissante. Il s'est abreuvé à la sagesse orientale parmi les vieux mandarins de la Chine mystérieuse, à l'ombre lugubre des sinistres brahmanes. Il a marché, peiné dans le monde comme dans un corridor. Il a regardé les couleurs, humé les senteurs. Sa pensée et jusqu'à son style en resteront dès lors colorés et parfumés. Louis Barjon écrit :

« C'est un monde ! L'œuvre de Claudel, en effet, mérite cette appellation non seulement pour son ampleur, mais bien plus encore pour la façon dont ce poète conquérant a réussi à faire de son vaste poème une image exhaustive de l'Univers. »

Toutes les images du monde, au fil de sa production, ont défilé sous la clarté féerique de la magique lanterne que Claudel a inlassablement tenue dans sa main. Et cette aimée de feu, vacillante pour être explicative, apparaît successivement sur l'écran du *Livre de Christophe Colomb*, les vues de Grenade et de l'Andalousie, l'Asie, le palais du Grand Khan et l'image oblique des deux Amériques reliées par l'isthme de Panama.

Pour saisir l'image qu'il voulait rendre expressive et originale, Claudel affectionnait le mot charnu, précis et musical.

*« Les mots que j'emploie,
Ce sont les mots de tous les jours, et ce ne sont point
les mêmes !
Vous ne trouverez point de rimes dans mes vers ni
aucun sortilège. Ce sont vos phrases mêmes.
Pas aucune de vos phrases que je ne sache reprendre !
Ces fleurs sont vos fleurs et vous dites que vous ne
les reconnaissez pas.
Et ces pieds sont vos pieds, mais voici que je marche
sur la mer et que je foule les eaux de la mer en
triomphe ! »* (Cinq grandes odes)

Le « mot » — mieux : le nom — avait pour Claudel les premiers traits d'une image. Et il désirait ces traits nets, bien marqués : ils représentaient la nature morte que son sens aigu du *rythme* allait animer.

Le rythme était pour Claudel un gigantesque organisme vivant, où chaque cellule communiait son souffle débile à la vie générale.

Un excellent critique français a écrit :

« Qu'est, en effet, le rythme, dans le poème, sinon la vivante société des mots, ces mots qui, — nous l'avons dit, — représentent toutes choses ? A l'image des êtres vivants emportés, brassés, mêlés dans l'universel élan cosmique (*celui de Claudel*), les mots, à l'intérieur de l'image se rencontrent, se mesurent, s'éprouvent, s'attirant ou se repoussant tour à tour. »

Le débat entre la chair et l'esprit est un des thèmes majeurs du théâtre de Claudel. Il est probable qu'avant sa conversion, le poète en a éprouvé pour son propre compte le caractère insoluble. Le monde charnel, concret, a dû, inévitablement, heurter, en la pensée délicate de Claudel, le monde abstrait avec ses besoins de grandeur, de perfection, de plénitude.

Comme le savant, le poète a le devoir d'expliquer le monde qu'il découvre. Si le savant procède par analyse, c'est-à-dire par décomposition, le poète conduit à la connaissance en imageant l'ensemble. Et pour donner à *l'ensemble* de la couleur et de la vie il faut de l'art.

« *Toute la question est là. L'éloquence, le lyrisme, ont leur place, ont leur temps dans la vie d'un poète, écrit Paul Claudel à un Religieux. Mais quand il s'agit de questions de vie ou de mort, comme celles qui se débattent au dernier acte de Partage de Midi, l'auteur qui pendant vingt ans de promenade " au long de l'amère véranda " a eu le temps de ruminer, arrive à comprendre qu'il ne s'en tirera pas par de la poudre aux yeux, par de la déclamation plus ou moins réussie. Rien ne remplace l'action, rien ne remplace, au moment suprême, entre deux êtres dont chacun sait que seul il a la clef de l'autre, cette étroite étreinte, cette poignante interrogation. »*

Si l'œuvre de Claudel est abondante par le nombre, elle l'est encore, et bien davantage, par le langage. Elle donne l'impression d'un tout compact, harmonieux, où la puissance

avoisine la délicatesse, où la musique côtoie les mouvements impétueux.

Le poète excellait dans l'art de purifier ses phrases. Chacun de ses mots est lourd de sens et riche de résonance. Il a manié, tour à tour, avec une égale maîtrise, le réalisme le plus brutal, l'exultation somptueuse, l'austérité la plus sévère, la confiance intime, la contemplation, la magnificence.

La pensée de Claudel renferme le renoncement de soi auquel l'amour du Christ nous engage. Ce thème, tout de sacrifice et de générosité, est particulièrement net dans *l'Otage*. Il devient total dans *Le Soulier de Satin* :

« Dépouille-toi ! jette tout ! Donne tout afin de tout recevoir !...

Je veux apprendre avec Dieu à ne rien réserver, à être cette chose toute bonne et toute donnée qui ne réserve rien et à qui l'on prend tout. »

Le Soulier de Satin, écrit en 1925, est, en effet, selon Claudel lui-même, le « résumé de toute [son] œuvre poétique et dramatique ». Et Jacques Madaule de préciser : « le drame total où tous les drames se résument, drame individuel, drame social et drame cosmique, tous subordonnés au drame qui se joue depuis le commencement du monde entre Dieu créateur et l'humanité pécheresse ».

Claudiel ne possède pas un style. Il en a vingt, cent. Son génie a escaladé toutes les cimes le séparant de la perfection. Mon ami Gaston Picard, président du jury Théophraste Renaudot, intime de l'auteur de *l'Annonce faite à Marie*, me disait en juillet 1957, lors de son séjour en Suisse : « Claudel est le plus grand poète, le plus sincère héraut des lettres catholiques. »

On l'a comparé à Gide. Peut-être parce qu'au départ ils étaient amis, surtout parce qu'à eux deux ils soutiennent le colossal édifice contemporain de la Littérature française. Ils sont en jumeaux l'image des grands solitaires étrangers : Dante pour l'Italie, Goethe pour l'Allemagne, Cervantès pour l'Espagne, Dostoïevski pour la Russie, Shakespeare pour l'Angleterre.

Et Claudel est plus vrai, plus charnu, plus parfait, plus complet que Gide, en matière artistique ; en qualité d'homme, moins charnel, moins cérébral.

Louis Barjon écrit, en parlant de l'œuvre dramatique de Claudel :

« De toute urgence, il faut crever l'abcès. N'y allons donc point par quatre chemins !

Quand donc cessera-t-on de nous présenter sur scène un Claudel remanié, remâché, transposé, adapté et réadapté aux " exigences de la scène " (?), et cela pour nous livrer, en fin de compte, ses grandes œuvres presque toujours outrageusement défigurées ? »

Je pense ici aux lignes écrites par Gabriel Marcel dans les *Nouvelles Littéraires* du 15 novembre 1951 :

« Les deux premiers actes de *Partage de Midi* m'ont, cette fois encore, littéralement subjugué... Il y a là une réussite peut-être unique dans tout notre théâtre moderne... En revanche, et pour des raisons évidemment connexes, le troisième acte m'a paru, cette fois, sonner complètement faux. Ce que, théâtralement parlant, je ne puis souffrir, c'est la fin, c'est le retour d'Yzé, c'est l'espèce d'interprétation plaquée qui est donnée in extremis de toute l'aventure. »

Et justement, le troisième acte de *Partage de Midi* avait été remanié pour les besoins de la scène... C'est dire qu'en adaptant Claudel on ne peut que le démolir. Et on l'a trop démolir...

Il faut pourtant reconnaître que les œuvres de Claudel supportent mieux la lecture que les planches. Sa poésie incisive et sobre est par trop dure pour la scène. Le drame pur — le *Pain dur* étant le chef-d'œuvre — appelle la lecture et la compréhension avant le contact populaire de la scène. Si nous prenons les drames symboliques de Claudel, nous remarquons que l'action théâtrale meurt bien avant la fin du dernier acte. *L'Annonce faite à Marie* — grâce à la refonte particulièrement heureuse des dernières scènes — est le seul drame de Claudel dont l'action, au lieu de se relâcher, se muscle chemin faisant. De là le succès sans précédent de ce grand chef-d'œuvre.

Faulkner affirmait pourtant que le *Soulier de Satin* est la pièce la plus parfaite du XX^e siècle...

Claudel est un grand écrivain, un délicat poète, un magicien de la prose. Il est surtout pour nous un héraut : le défenseur de nos croyances, celui qui dirigea, sans jamais faillir, les feux de son génie du côté de l'Idéal.

« Seigneur, — s'écrie-t-il dans L'Esprit et l'Eau, —
Il n'y a pas besoin que je sois mort pour que vous
viviez !
Vous êtes en ce monde visible comme dans l'autre.
Vous êtes ici,
Vous êtes ici et je ne puis être autre part qu'avec
Vous. »

Ce Dieu qu'il a aimé, servi avec tant d'amour, il ne L'a jamais trahi. A la veille de sa mort, il disait à son ami Jean-Louis Barrault : « Il est avec moi. Je Le sens. Je le sais ».

Pour ma part, Paul Claudel demeurera le parfait génie que j'ai découvert, avec *L'Annonce faite à Marie*, en ce Collège, vers 1946. Aujourd'hui encore, du plus profond de moi-même, me parviennent, distinctes et musicales, ces paroles :

« Loué donc soit Dieu qui m'a donné (ma place) tout de suite et je n'ai pas à la chercher. Et je ne lui en demande point d'autre.

Je suis Violaine, j'ai dix-huit ans, mon père s'appelle Anne Vercors, ma mère s'appelle Elisabeth,

Ma sœur s'appelle Mara, mon fiancé s'appelle Jacques. Voilà, c'est fini, il n'y a plus rien à savoir.

Tout est parfaitement clair, tout est réglé d'avance, et je suis très contente. »

La Croix occupe dans l'œuvre de Claudel une place essentielle. Mais elle n'est pas un but. Et Claudel le sait. C'est le repentir. Le creuset où l'imparfaite condition humaine se purifie, ou tente de se purifier. La Joie triomphale est le prix d'une souffrance, d'un mérite, jamais d'un hasard. Dans le *Père humilié*, la croix est lourde : « Orian, mon fils, ce que je n'ai pu faire, fais-le, toi, qui n'as pas ce trône où je suis attaché pour mieux entendre le cri désespéré de toute la terre ! » Mais la joie ne tardera pas à déchirer les voiles opaques de la douleur : « Fais-leur comprendre qu'ils n'ont d'autre devoir au monde que de la joie ! » Et ce *Père humilié*, c'est l'image de notre saint Père le pape, martyrisé par l'humanité pécheresse, glorifié par un peuple repentant : l'Apôtre qui, depuis la venue du Christ, n'a cessé de se renouveler.

Maurice METRAL